LE COVID EN ALSACE, UN AN APRÈS

« À Mulhouse, on a fait de la médecine de catastrophe »

Il a été l'une des manifestations les plus spectaculaires de l'engagement de l'armée dans la lutte contre le Covid-19 à Mulhouse : l'élément militaire de réanimation du Service de santé des armées (EMR-SSA). Un an après, retour sur ce déploiement inédit avec son médecin chef, le général Jacques Escarment.

Le général Escarment (ici à droite du président de la République, lors de sa venue à Mulhouse le 25 mars 2020) parle d'« osmose » pour qualifier la collaboration inédite entre les militaires et les équipes du Groupe hospitalier de la région de Mulhouse et Sud Alsace, unis pour faire face au Covid-19 au printemps 2020. Photo DNA/Alain CHEVAL

Général Escarment, comment avez-vous été amené à conduire cette mission ?

J'ai un statut particulier, intermédiaire avant la vraie retraite, qui fait que je peux être rappelé en activité, en cas de besoin. Et ça a été le cas. Ça devait être le 17 mars. J'étais en train de refaire une salle de bains, sur un escabeau, quand je reçois un coup de fil : "Allô, Jacques, tu vas bien ? Serais-tu d'accord de prendre le commandement de l'EMR-SSA à Mulhouse ?" Ça m'a beaucoup surpris. Depuis trois ans, je faisais des missions ponctuelles de formation au profit de forces spéciales. Là, il s'agissait d'une mission avec des responsabilités importantes. Mais j'ai dit : "Oui." Parce qu'il y a une notion importante au Service de santé des armées [SSA], c'est le service. On est là pour servir, le soldat, le citoyen. Et j'ai aussi pensé à une phrase du général de Gaulle à l'un de nos grands anciens, Guy Charmot [décédé en 2019, ce médecin militaire a été l'un des Compagnons de la Libération] : "On va là où on nous dit d'aller, quand on est militaire."

Qui a eu l'idée de monter cette structure inédite, un élément militaire de réanimation sous tente ?

On n'est pas parti d'une feuille blanche. On s'est d'abord appuyé sur nos expériences passées. Celles du centre de traitement d'Ebola et de l'élément médical militaire d'intervention rapide que nous avions déployé à la suite de tremblements de terre au Nicaragua, au Kurdistan, en Haïti. Ensuite, on fait de la prospective : on imagine les situations auxquelles on pourrait être confronté et comment y faire face. Des groupes d'experts du SSA ont déjà largement réfléchi à une structure de réanimation de ce type, mais pas en France métropolitaine. Il y a quelques années, j'étais dans un groupe qui avait calibré des unités de réanimation de huit-dix lits par travées. Pour concevoir cet EMR-SSA en moins de sept jours, des équipes, à Orléans, celles de la direction des approvisionnements en produits de santé des armées et de la direction centrale du SSA, ont travaillé pour l'adapter aux évolutions techniques et au terrain sur lequel il allait être déployé.

Vous souvenez-vous de votre arrivée à Mulhouse ? Qu'est-ce qui vous a marqué ?

Il a déjà fallu y arriver… Les trains ne circulaient plus, alors j'y suis allé en voiture. Sur la route, il y avait des contrôles, chaque fois on me demandait où j'allais. Je répondais : "Je vais à Mulhouse." Et les gendarmes me laissaient passer… Quand je suis arrivé, le 21 mars en début d'après-midi, j'ai tout de suite entendu les norias d'hélicoptères. Je me suis dit : "Là, c'est vraiment chaud." On a l'habitude de voir ce genre de choses en opérations extérieures, pas en France métropolitaine… La deuxième image qui m'a marqué, ce sont les soldats du régiment médical en train de monter les tentes, ils m'ont impressionné.

> "Quand je suis arrivé [à Mulhouse], le 21 mars en début d'après-midi, j'ai tout de suite entendu les norias d'hélicoptères. Je me suis dit : "Là, c'est vraiment chaud."

Sur place, quelle a été la première urgence ?

Notre objectif était de répondre à la commande du président de la République et aux attentes de nos confrères civils : faire de la vraie réanimation sous tentes avec les bons équipements et en toute sécurité. Avant d'accueillir les premiers patients, on a fait des exercices de pannes d'électricité, de pannes d'alimentation en oxygène, d'incendie, d'évacuation des malades vers l'hôpital en cas de problème majeur, et des exercices pour la sécurité des personnels. Quand on était prêt, le Service départemental d'incendie et de secours nous dit qu'une tempête est annoncée et que tout va être arraché. J'ai dit : "Aïe, aïe, aïe, qu'est-ce que c'est que cette affaire ?" On est allé demander à des anciens : "Vous vous souvenez de tempêtes ?" Ils ont dit : "Non, c'est sur les montagnes. Ici ça souffle un peu." Et les choses se sont bien passées…

Comment avez-vous vécu cette mission personnellement, psychologiquement et physiquement ?

Ça a été la mission la plus difficile que j'ai faite. Pas sur le plan technique : on a fait de la réanimation, c'est notre métier, on est payé pour ça, on s'entraîne pour ça. Pas sur le plan physique : je ne passais pas 12 heures par jour dans les travées avec un masque FFP2 sur le visage et tout l'équipement. Par contre, sur le plan mental, ça a été autre chose.

> "Ça a été la mission la plus difficile que j'ai faite."

Je suis médecin : quand on prend en charge un patient, quel qu'il soit, la technique et la qualité des soins sont les mêmes. Mais, pour un militaire français, s'occuper de Français sur le territoire national, c'est quelque chose… Il y a une charge, un investissement, un engagement maximum !

Avez-vous le sentiment que ce que vous avez fait à Mulhouse s'apparentait à de la médecine de guerre ?

On en a utilisé les outils et les équipements. Mais, la médecine de guerre, c'est faire de la chirurgie, prendre en charge des blessés par balles, par mines, par des explosions ; des blessés qu'on garde quelques heures dans nos structures avant qu'ils ne soient évacués vers l'arrière. À Mulhouse, on a fait de la médecine de catastrophe dans un environnement médical, avec des patients qu'on a pris en charge pendant un certain temps…

Qu'a représenté cette mission dans votre carrière ?

C'est un peu osé, mais en faisant le parallèle avec le Mont Saint-Michel, je dirais que ça a été ma "merveille". Pendant cette mission, j'ai mis en œuvre tout ce que j'ai appris pendant mon parcours de médecin militaire. En tant qu'élève militaire, j'aurais aimé être à la place de ceux venus à l'EMR-SSA qui ont vu ce qu'allait être leur futur métier. Comme ça, ils iront là où on leur dira d'aller… Quand j'étais médecin d'unité, j'étais dans une unité particulière où on s'engageait sans compter, c'était vraiment le don de soi. Et j'ai retrouvé cela à Mulhouse. En tant que professionnel d'anesthésie-réanimation, on a fait notre métier aux standards auxquels on était attendu. Certes dans des conditions particulières et pas une seule fois, mais pendant deux mois… Enfin, avoir été médecin chef puis directeur d'un hôpital, ça m'a permis d'en connaître l'organisation, les relations avec les agences régionales de santé, etc.

Un an après, que reste-t-il de cette mission, quels moments gardez-vous en mémoire ?

J'ai beaucoup de choses en tête. Mon arrivée, la première fois que je suis rentré dans une travée. Voir dix patients intubés, alignés, c'était vraiment impressionnant. Et autour ce personnel masqué, équipé. Dans ces conditions, même quand on se connaît bien, on ne se reconnaît pas. Je vois également cette jeune interne, la seule engagée à l'EMR-SSA, parler avec les patients, leur proposer d'appeler leur famille avec une tablette. On a fait notre boulot sur le plan technique et je pense qu'on a aussi été au rendez-vous d'un point de vue humain, dans les rapports qu'on pouvait avoir avec les patients et leur famille. Il y a aussi eu la visite du président de la République. Et, enfin, ce qui me reste, c'est la difficulté du désengagement. Quand on s'est engagé ainsi et qu'il faut partir, c'est un déchirement. On laisse les collègues avec cette question : "Cela va-t-il bien se passer ?" Il est plus difficile de partir que d'arriver…

Militaires et équipes soignantes civiles ont noué des liens particuliers au printemps dernier. Avez-vous conservé des contacts avec des Mulhousiens ?

Nous avons eu des relations avec les soignants, mais aussi avec tout le personnel de l'hôpital : celui de la logistique, de la sécurité, de la pharmacie… C'est ensemble que nous avons travaillé et ça a été une vraie osmose. On s'est intégré à l'hôpital et on est devenu un service de l'hôpital… Aujourd'hui j'ai encore des relations avec plusieurs Mulhousiens. On s'est revu le 14-Juillet à Paris, on a échangé le 1er de l'An, on s'appelle de temps en temps… Un jour, j'ai aussi reçu un SMS du directeur du CRM [Centre de réadaptation de Mulhouse]. Il était avec des personnels du CRM et m'a demandé si je ne voulais pas les appeler en visio. Je les ai contactés et je les ai vus avec des képis ! [Des personnels du CRM se font aujourd'hui appeler « Les Escarmettes »] J'ai beaucoup de respect pour ces personnels [qui ont pris en charge des patients de réanimation lourds et fragiles en dehors de leurs autorisations habituelles]. Ils se sont remis en question d'une manière remarquable et se sont mis au service de la population.

Propos recueillis par Cécile FELLMANN

PLUS WEB
Un long format et un podcast sur le site internet : www.lalsace.fr

BIO EXPRESS

- Naissance en **1955**.
- Études à l'**école de santé navale de Bordeaux**.
- Affectation au **Groupement des fusiliers marins et commandos** en tant que médecin généraliste.
- **Formation en anesthésie-réanimation**.
- Affectation à l'**hôpital militaire de Sainte-Anne à Toulon**. C'est notamment vers cet hôpital qu'ont été évacués les six premiers patients mulhousiens transportés à bord du module Morphée, le 18 mars 2020.
- Il rejoint ensuite l'**hôpital d'instruction des armées (HIA) à Lyon** où il est chef de service, puis directeur.
- Il termine sa carrière en 2017, en tant que **directeur régional du Service de santé des armées de la région de Lyon**.
- Parallèlement à ces fonctions, il a participé à plusieurs **opérations extérieures** (Opex). Projeté dans les hôpitaux de campagne dans le Golfe, à Sarajevo, au Liban, à Mostar (en Bosnie-Herzégovine), au Tchad, etc., il a fait « tous les théâtres de guerre de [sa] génération ».
- Installé dans l'ouest de la France depuis sa « retraite », il a gardé « un lien très fort avec le Service de santé des armées » et il continue à former à la médecine de guerre au sein de différents centres militaires.

Le général Jacques Escarment. Photo Ministère des Armées

> "Mon grand-père était originaire de Wissembourg. Et ça, ça a compté pour moi dans cette mission…"
> **Général Jacques Escarment, médecin chef de l'EMR-SSA**

Une photo pour mémoire

Photo L'Alsace/Darek SZUSTER

La fresque peinte en mai 2020 par l'artiste Slimjoe, sur un muret à l'hôpital Émile-Muller, fait partie des rares photos personnelles que le général Escarment a ramenées chez lui, dans l'ouest de la France. Pour lui, cette fresque « représente bien ce qui s'est passé à Mulhouse ». « Il y a la menace, ce virus. Autour, on voit des personnels qui essaient de la contenir. C'est nous : les soignants civils et militaires. À côté, il y a un bâtiment. Pour moi, c'est l'hôpital. Et les personnels font tout pour que la menace ne le submerge. Et puis, il y a aussi une tour [celle de l'Europe]. Je la vois en tour de commandement. Ceux qui commandent font confiance à ceux qui sont devant. Et ceux qui sont devant font confiance à ceux qui sont dans la tour en train d'organiser les choses pour faire face. » Pour le médecin chef de l'EMR-SSA, cette fresque est « remarquable » : « Elle fait la synthèse de tous les principes centraux du management. »